

Mon écrivain préféré

Anne Fine

par Arnaud Cathrine

Avec l'aide de Cyrielle Ayakatsikas pour la traduction

L'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2008, *l'école des loisirs*,
Imprimé en France par

ISBN 978-2-211-10938-3

« Il faut que je m'invente un nom de plume. Et je vais faire comme Alicia Whitley. Elle a choisi un nom d'homme pour brouiller les pistes. Moi, je vais choisir un nom de femme. Un nom tout simple, passe-partout. Anne, par exemple. Et comme c'est plutôt un bon livre pour quelqu'un de mon âge – je crois qu'il aurait plu à William Saffery –, je m'appellerai Anne Good. Non. C'est trop prétentieux. Anne Best? Ça fait encore plus pédant. Pourquoi pas Anne Fine? »

Will dans *La Guerre sous mon toit*

L'Anglaise et le continent

Au commencement, Anne Fine me prend pour une fille et m'écrit ce mail: «Chère Catherine, je serais ravie de répondre à vos questions même si je le ferai en anglais. De même, si vous me donnez une adresse postale, je vous enverrai rapidement quelques interviews susceptibles de vous intéresser. Je suis ravie de pouvoir vous aider dans ce projet. Bien à vous. Anne.» Ce n'est ni la première fois ni la dernière fois qu'on me prend pour une fille. En l'occurrence, peu m'importe, du moment que l'Anglaise et le continent parviennent à faire connaissance!

Je reconnais avoir eu quelques scrupules avant de contacter Anne Fine. Je craignais bien sûr d'être la 32843^e personne à lui assener les sempiternelles questions auxquelles j'espérais pourtant obtenir des réponses... Il faut dire qu'un simple survol de sa carrière a de quoi impressionner:

– Anne Fine a plus d'une quarantaine d'ouvrages à son actif.

– Elle a remporté deux fois la Carnegie Medal (le prix de littérature jeunesse le plus convoité en Grande-

Bretagne), de même que le Guardian Children's Literature Award, le Whitbread Children's Novel Award (deux fois également), le Publishing News Children's Author of the Year Award en 1990, puis de nouveau en 1993.

– La BBC a diffusé une adaptation de son roman *L'Amoureux de ma mère* et la Twentieth Century Fox a adapté *Madame Doubtfire* au cinéma, avec Robin Williams dans le rôle principal.

– Enfin, son œuvre est traduite dans vingt-cinq langues...

Que fera-t-elle de mes petites questions frenchy? me suis-je demandé fébrilement. Alors j'y suis allé pas à pas. Cinq ou six questions par e-mail, pour commencer. Auxquelles elle a répondu sans compter dès le lendemain, m'enjoignant de «revenir vers elle» dans le cas où j'aurais d'autres questions. L'invitation n'est pas tombée dans l'oreille d'un(e) sourd(e). L'enfance, la bibliothèque idéale, l'écriture au quotidien, l'aversion pour le shopping, la couleur des murs chez elle, tout y est passé, ou presque. Donnant matière à fabriquer ce petit kaléidoscope en forme de portrait. Ou le contraire.

Au terme de ce dialogue par voie mailée qui dura plusieurs semaines, je n'ai toujours pas dit à Anne que j'étais un garçon. L'idée m'amuse assez. Il n'empêche: merci infiniment à l'Anglaise d'avoir été si coopérative. Le continent est comblé.

La vie de famille (nombreuse)

L'histoire commence à Fareham, dans le Hampshire en Angleterre : « Nous vivions dans l'un des nouveaux lotissements à caractère social qui fleurissaient un peu partout. Durant des années, j'ai cru que le monde entier sentait la sciure et le ciment... »

Les Fine, c'est d'abord une tribu. Anne (née à Leicester en 1947) est la deuxième de cinq filles : « Mes parents voulaient absolument avoir un fils, ils ont donc fait une dernière tentative après moi et se sont retrouvés avec des triplées : Nina, Bridget et Sally. » Anne a trois ans et Susan six à la naissance des trois bébés. Pas facile pour les parents d'organiser le quotidien de pareille troupe, d'autant que les Fine ne roulent pas sur l'or. La mère fait tout son possible, aidée d'Anne : « Je m'occupais des triplées, je leur donnais le biberon, leur lisais des histoires même avant de savoir lire correctement. » Susan, quant à elle, choisira le camp de l'opposition : « De longues et violentes disputes éclataient entre elle et nos parents. À chaque altercation, ma mère parvenait à me rallier à sa cause alors que j'aurais dû logiquement prendre le parti de ma sœur. Je me dis maintenant que Susan était très courageuse et qu'elle

avait raison à bien des égards. Mais plutôt que d'alimenter les tensions familiales, je me protégeais affectivement et je me montrais docile.»

Chez les Fine, l'ambiance est à la houle et la mère traverse des périodes d'instabilité, frôlant souvent la dépression. Anne l'admet sans détour, c'est bien l'anxiété et la réserve qui caractérisent son visage d'enfant sur les photographies de l'époque : «J'angoissais à propos de tout et n'importe quoi. Personne ne nous encourageait jamais à nous *exprimer*. Et je me rongerais les ongles jusqu'au sang – ce que je fais toujours, d'ailleurs.»

Autre symptôme marquant du moment : Anne a peur dans le noir ; jamais à l'extérieur, plutôt à l'intérieur, *dans* le foyer – la symbolique ne nécessite sans doute aucun commentaire. Quand elle a huit ans, la famille déménage dans une maison plus grande qui donne sur un cimetière. Anne est persuadée que sa chambre est hantée. Toutes les nuits, elle discerne la forme d'un squelette qui brille sur le mur. Elle appelle ses parents à intervalles réguliers mais, dès qu'ils quittent la chambre, le squelette réapparaît (les squelettes sont obtus et vicieux, c'est connu) : «Bien sûr, comme tous ces pendus qui s'avèrent être votre robe de chambre accrochée derrière la porte, l'origine de ces apparitions était toute simple : il s'agissait de la lumière du palier qui passait à travers le trou de la serrure et se reflétait sur le mur (c'étaient mes parents qui faisaient écran lorsqu'ils restaient debout à répéter : “On ne voit rien du tout!”). Cela m'a gâché la vie pendant des mois et des mois!» Mais nul doute qu'Anne fera quelque chose de ces fantômes et de ces peurs plus tard, dans un livre, affaire à suivre...

Il n'en reste pas moins que la vie dans la nouvelle maison ne lui laisse pas un souvenir extatique : « Je suis retournée la voir et elle m'a paru aussi moche et sombre que dans mon souvenir, avec sa façade en silex. Je crois que nous étions tous malheureux dans cette maison. La chaudière a explosé un jour et chaque grosse dépense inattendue avait de graves conséquences financières et morales sur notre foyer. Ma plus jeune sœur a failli mourir de la rougeole, une autre s'est sévèrement brûlé la main en la posant sur un plateau de caramel bouillant. Notre chien, un danois peu affectueux que nous avons recueilli, m'a mordue et on a dû le faire piquer. La télévision en noir et blanc (de fabrication maison, probablement) tombait régulièrement en panne et la perspective de nous retrouver toutes les cinq sans pouvoir bouger ni dire un mot pendant que mon père la réparait (« Chut ! Si papa se trompe de fil, il va se faire exploser la tête et mourir... ») me tétanisait. »

Seul refuge : le jardin entouré de murs. Anne passe des heures entières sur ces murs, et sur la pelouse, dans les arbres, à manger des pommes vertes, de la rhubarbe pas mûre. Des heures contemplatives dont on trouvera la trace dès la publication de son premier roman, *Un bon début dans la vie* ; c'est dans le jardin que l'héroïne – Ione – médite, c'est là aussi qu'elle exerce sa mélancolie et apprend à s'ennuyer, deux choses primordiales pour qui aime inventer des mondes...

Bien sûr, il y a aussi les escapades familiales. Rituels, passages obligés, plus ou moins contraints, en vacances ou en week-end. Il se trouve que le père est ingénieur électricien, il fabrique et répare à tout-va ; en dépit d'un

salairé modeste et de cinq enfants à charge, les Fine possèdent donc une voiture et vont souvent sur les plages de galets de la côte Sud. Anne en gardera un goût prononcé pour la mer. Au reste, les week-ends sont occupés à rendre visite aux aïeux. Anne – futur écrivain – est particulièrement «sur le motif», comme on le dit des peintres : «Ma famille était plutôt fortunée du côté de mon père et très pauvre du côté de ma mère. Tous les week-ends, nous faisons cinquante kilomètres pour aller dans la ville où vivaient nos quatre grands-parents et passions deux ou trois heures avec chacun des couples. C'était très intéressant : nos comportements variaient énormément selon qu'on était chez les uns ou les autres. Les attitudes et les sujets de conversation étaient complètement différents. On devenait presque une autre personne. C'était un formidable moyen d'acquérir la plasticité dont un auteur a besoin pour saisir différentes vies et différentes manières de penser dans leurs aspects les plus intimes. Pour être auteur, il faut une sorte d'objectivité impassible. De nos jours, beaucoup d'enfants voient leur vie partagée entre deux maisons et ils sont forcément conscients des similarités et des différences entre l'une et l'autre. Pour les gens de ma génération, c'était plutôt en comparant nos grands-parents maternels et paternels que l'on pouvait faire l'expérience de cette distance objective.»

Enfin, Anne expérimente très tôt les joies de la liberté, loin du regard parental : «Les enfants étaient beaucoup plus libres dans le temps. Les parents ne ressentaient pas le besoin de surveiller toutes leurs allées et venues, comme ils le font maintenant. Mes deux meilleures amies à l'école vivaient dans un endroit encore plus reculé que moi.

Nous partions souvent “en exploration” dans les vergers, les ruelles, les bois, les talus le long des chemins de fer, les jardins des voisins. Nous faisons aussi des virées par petits groupes et étions très doués pour pénétrer dans les propriétés privées – c’était plus par goût du risque que par vandalisme. Nous devions simplement penser à rentrer à l’heure des repas ou lorsque la nuit tombait.»

Mais il est une autre évasion – on s’en doute – qui va bientôt prendre quasiment toute la vie et l’attention d’Anne : celle procurée par la lecture.

La grande évasion

«L'administration locale chargée de l'enseignement a eu pitié de ma mère et lui a permis de m'expédier à l'école de Highland Road avec deux ans d'avance. J'avais trois ans.» Trop jeune, Anne ne se sent pas à sa place ; presque logiquement, la passion pour les livres vole à son secours.

«En avance de deux ans sur mes camarades, j'ai dû redoubler ma dernière année à l'école de Highland Road avant d'être acceptée en primaire. Je devais avoir six ou sept ans et, comme je refaisais le même programme, je crois qu'on m'a laissée lire pratiquement toute l'année. J'ai lu tous les manuels de lecture et tous les ouvrages de toutes les salles de classe. Nous n'avions pas de bibliothèque dans cette école, ce qui fait qu'on m'autorisait à piocher dans celle du bureau de la directrice. Je frappais à la porte et elle me disait d'entrer. Je me glissais à l'intérieur, elle m'adressait un signe de tête approuvateur. Alors je m'asseyais en tailleur devant des étagères pleines de livres. En quelques minutes, j'avais cette étrange et délicieuse sensation, que seuls les jeunes enfants sont capables d'éprouver, d'être à la fois présente et absente, visible et

invisible. Et personne ne venait jamais me chercher ou me presser.»

Ce ne sont toutefois pas les seuls souvenirs qu'Anne Fine conserve de l'école primaire: il y a les horribles petites bouteilles de lait tiède qu'on la force à boire avec une paille en carton toute pâteuse, et puis les globes et les sceptres qu'on lui fait dessiner sans relâche; pendant longtemps, Anne restera persuadée que cette bizarrerie faisait partie du programme: «Aujourd'hui, bien sûr, je m'aperçois que mes années d'école coïncident avec le couronnement de la reine et l'Empire Day, c'est pour cela que je sais également dessiner un très joli Union Jack!»

Non loin du continent de la lecture, Anne est douée pour apprendre des textes. On lui confie donc souvent des rôles substantiels dans les pièces présentées à Noël: «Une année, j'ai été l'étoile de Bethléem et j'ai raconté pratiquement toute l'histoire. L'énorme étoile argentée que j'avais dans le dos m'avait tellement gratté qu'aujourd'hui encore je coupe les étiquettes de mes vêtements dès que je sens le moindre picotement.» Anne est, de toute façon, fâchée avec les tissus en règle générale, et ce, dès les cours de couture: «Je ne suis pas ce que l'on appelle "une manuelle". Même mon napperon finement ourlé finissait gris et trempé à force d'y essuyer mes larmes. Si par chance j'arrivais à aligner trois points à peu près droits, je m'apercevais que j'avais cousu ma jupe avec.»

École primaire toujours: un enseignant la marquera tout particulièrement, M. Simpson. «Il enfumait la salle de classe avec ses cigarettes Kensitas (à l'époque tout le monde fumait partout; on pensait tous que l'air était

naturellement jaune). Il nous mettait des disques – *Benjamin Britten's Young Person's Guide to the Orchestra*, *Tubby the Tuba*, *Pierre et le Loup* –, nous faisant découvrir de nouveaux mondes. Il nous lisait *Bilbo le Hobbit* et nous aurait probablement lu l'intégralité du *Seigneur des Anneaux* si nous n'avions pas eu à préparer notre grand examen d'entrée en sixième. Je l'adorais. Et j'éprouve encore beaucoup d'affection et de gratitude envers lui.» M. Simpson tire d'autant plus nettement son épingle du jeu qu'Anne Fine trouve, à l'époque, les adultes mal léchés: «Un détail assez épouvantable de mon enfance, à présent que je regarde en arrière, était cette façon qu'on avait de nous élever uniquement à coups de reproches. Jamais d'encouragements. Jamais de soutien. Les adultes se comportaient comme si, d'une certaine manière, ils perdaient des points chaque fois qu'ils se montraient agréables ou courtois avec des enfants!» Anne ne le sait pas encore mais elle se vengera bien des années plus tard en dressant dans ses livres le portrait désopilant d'adultes fantasques et irresponsables.

C'est d'ailleurs à l'école primaire qu'elle noircit ses premières pages: «La plupart du temps, on nous donnait le choix entre plusieurs sujets de rédaction (“Une journée à la mer”, “Une aventure”, “Un cadeau très étrange”), puis on nous laissait une heure pour rédiger trois pages. J'appréciais beaucoup ces moments de silence et cette ambiance studieuse, sans doute parce que je viens d'une famille nombreuse et plutôt bruyante. C'était un bon exercice parce que ça permettait de s'apercevoir qu'on peut écrire sur n'importe quel sujet rien qu'en puisant dans son imagination. En plus, on apprenait naturellement à créer la trame d'une histoire avec un début, un

développement et une fin, dans un temps imparti (on ne nous accordait jamais de délai). Cet enseignement m'a beaucoup servi plus tard. C'était idéal pour quelqu'un comme moi qui ne désirait qu'une chose : saisir mon stylo, faire le vide et m'envoler.»

Hommage à Andrew Carnegie

Passé l'école primaire, Anne continue de lire, bien sûr. Elle a toujours un livre dans son cartable ou dans une poche. Elle lit dans le bus, dans les files d'attente, toute la journée quand elle n'a pas classe et jusque tard la nuit. Elle cache des livres sous son bureau, prête à dégainer au moindre signe d'ennui en cours. Elle lit à la plage aussi – bref, partout. Ce faisant, elle profite sans compter de la gratuité du système de prêt en bibliothèque, d'excellente qualité (« à l'époque », précise-t-elle) : « J'avais un passe qui me permettait d'emprunter dans deux bibliothèques municipales en plus de la bibliothèque scolaire. Il y avait des restrictions : on ne pouvait emprunter que deux livres à la fois. J'ai connu de sérieux problèmes avec une bibliothécaire qui avait la fâcheuse habitude d'ausculter d'un air méfiant les livres que je rapportais et disait tout le temps : “Vous les avez pris il y a à peine deux jours !” Je trépiggnais un peu et lui répondais que je les avais lus. Elle m'adressait alors un sourire narquois puis me les renvoyait en les poussant sur le comptoir : “Eh bien, tu ne peux pas les avoir lus correctement, reprends-les et lis-les à nouveau.” »

Aujourd'hui, lorsqu'on lui demande de citer la personne qu'elle admire le plus, Anne Fine évoque sans hésiter Andrew Carnegie, « le grand philanthrope qui a fondé tellement de bibliothèques municipales. Il y avait une statue de marbre à son effigie dans la bibliothèque de ma ville natale. Il est certainement le seul homme à barbe que je pourrais envisager d'épouser! »

On le voit, les bibliothèques sont les meilleures amies d'Anne Fine. Leur présence revient d'ailleurs souvent dans ses romans. Citons *Louis le bavard*, dont le titre laisse imaginer une partie de la trame : Louis est d'une prolixité qui lui est incessamment reprochée. Il décide donc un beau jour de lancer son « silencethon ». L'objectif est de réussir à se taire et de quémander (en ville, à l'école...) de l'argent en contrepartie. But final de la manœuvre : financer la nouvelle bibliothèque municipale ! Un autre exemple éloquent : Mélanie dans *Mauvais rêves*. Quoique encore adolescente, Mélanie est chargée de tenir la bibliothèque de l'école. La jeune fille est à ce point passionnée par les livres qu'elle en oublie passablement de vivre. Pas d'amis, pas de petit ami : Mélanie préfère vivre la vie des livres. Et puis, situation classique, une nouvelle lycéenne arrive. Elle a un drôle de prénom : Imogène. Mélanie – misanthrope parmi les misanthropes, bien tranquille toute seule à sa table – est chargée de « veiller » à son intégration. Ce qui ne va pas pour la ravir. À ceci près qu'Imogène a tout pour fasciner Mélanie : premièrement, elle fait fuir tout le monde, que ce soit dans la cour de récréation ou dans le bassin de la piscine (jugée bizarre, elle n'inspire que méfiance, ce qui lui vaut d'être immédiatement sollicitée par Mélanie... à la bibliothèque); deuxièmement, Imo-

gène entretient un lien surprenant avec les livres, elle les déteste tout simplement, ils l’effraient au plus au haut point, la vue d’une illustration de couverture la rend blême, l’obligeant à de savantes contorsions et mouvements tarabiscotés pour les ranger dans les rayonnages. Mélanie a-t-elle trouvé son pendant misanthrope ou son exacte opposée de lectrice?!

Mais revenons à Anne Fine. Que lit-elle pendant les années collège? *Le Club des Cinq*, mais surtout pas *Le Clan des Sept* (on a tous un jour ou l’autre choisi notre camp en la matière). Un peu plus tard, elle se prend de passion pour la série des Bennet d’Anthony Buckeridge; elle rêve même d’aller en internat (de préférence un internat pour garçons, comme dans ses livres). Mais l’auteur jeunesse qu’Anne chérit le plus est Richmal Crompton: «Je me rappelle encore ma stupéfaction quand j’ai appris qu’il s’agissait d’une femme. J’ai gardé tous mes albums de *William*. Ils sont tout cabossés, mâchonnés, et gondolés à force d’avoir été lus dans le bain, mais ils ont toujours la place d’honneur sur mes étagères. J’adorais *William*. Il a été mon compagnon imaginaire pendant des années.» Citons encore *Alice au pays des merveilles* et *Le Jardin secret* de Frances Hodgson Burnett.

À l’époque, la littérature jeunesse en France et en Angleterre n’est pas celle que nous connaissons; souvent mièvre et édulcorée, elle évite tous les sujets jugés tabous qui occupent l’esprit des adolescents; c’est pourquoi, comme bon nombre d’adolescents, Anne passe directement des livres pour enfants un peu «désuets» (*sic*) à ce qu’elle nomme «la littérature facile pour adultes» (elle

suppose tenir de son père le besoin de s'évader à intervalles réguliers dans des livres « légers » : les romans policiers (Agatha Christie, les *Sherlock Holmes* de Conan Doyle), Jules Verne, Rudyard Kipling, les romans historiques de Margaret Irwin et les comédies de P. G. Wodehouse. La vraie découverte se fera attendre : Anne vient d'entrer à l'université (elle a dix-sept ans) et la publication de *L'Attrape-Cœur* de Salinger fait beaucoup de bruit : « Je pense que ç'a été le premier roman "moderne" que j'ai lu à mettre en scène la vie d'un adolescent. »

Mais petit retour en arrière : Anne vient d'être inscrite dans un collège privé aux critères de sélection très exigeants. Les élèves y sont tous de bons lecteurs et, dans l'ensemble, plutôt travailleurs. En cours de littérature anglaise, elle lit les classiques. Le système scolaire imposant de choisir trois disciplines de spécialisation dès l'âge de seize ans, Anne opte pour le français, l'espagnol et l'histoire : « L'enseignement était d'une telle qualité dans mon collège que, lorsque j'ai abandonné l'anglais, j'avais non seulement déjà étudié énormément de romans classiques et de pièces de théâtre, mais j'avais aussi appris à ne pas en avoir peur. »

Anne découvrira la poésie en second cycle en choisissant un cours intitulé « Expression orale » ; il lui est demandé d'apprendre un poème par semaine. Au fil des ans, elle apprend donc par cœur une quantité considérable de poésies. « J'adore quand des vers, que je comprenais à peine à l'époque, surgissent pour illuminer certains moments. Un jour, au cours d'un séjour dans les îles Shetland, je me suis retrouvée, arpentant un chemin escarpé par un froid polaire, à observer les vagues s'écraser contre

les falaises; et je me suis soudain aperçue que j'étais en train de chanter à tue-tête et face au vent une chanson écossaise que j'avais apprise à l'école quand j'avais huit ans. Ce qui m'a sidérée, c'est que je ne comprenais rien aux paroles quand on l'a apprise. On ne nous avait jamais initiés au dialecte écossais et le texte aurait tout aussi bien pu être écrit en serbo-croate, nous n'aurions pas vu la différence. Et voilà que, des années plus tard, je m'égosillais en restituant parfaitement les paroles de cette chanson et j'en percevais pour la première fois la beauté et la puissance. J'imagine que la compréhension c'est comme les médicaments, ça n'agit pas instantanément!»

Une autre et ultime chose n'agira pas instantanément (quoi de plus normal) mais travaillera pendant plusieurs années dans la tête de la jeune Anne: un souvenir de classe qui n'est sans doute pas sans incidence sur sa carrière à venir. Elle raconte cette scène bien volontiers quand on lui demande si elle pensait devenir écrivain lorsqu'elle était adolescente: «Je n'ai jamais cru pouvoir devenir écrivain (pour être honnête, je n'ai jamais cru que j'en étais incapable non plus). Pour moi, comme pour la plupart des enfants de cet âge-là, les livres poussaient sur les étagères des bibliothèques. Ils n'avaient pas de "géniteur". Mais, pour autant que je me souvienne, l'idée a dû germer dans mon esprit au collège, je devais avoir douze ans. Mlle Sinton nous enseignait la littérature anglaise. Je devais vraiment être sérieuse et en quête de réponses puisque j'ai choisi ce moment pour lever le bras comme un agent de la circulation, l'arrêtant net dans sa trajectoire et lui demandant de but en blanc: "Est-ce que je pourrais devenir écrivain?" Elle a baissé le nez vers le bras qui

l'empêchait de poursuivre. J'ai aussitôt rengainé le bras, puis elle a posé les yeux sur moi. Mais j'ai insisté : "Vous pensez que je peux ?" Alors, bien qu'énervée, elle m'a répondu, pas très convaincue mais sincère, et je lui en serai toujours reconnaissante : "Oh bien sûr, tu pourrais." »

Pour lors, Anne ne pense pas qu'elle peut devenir une vraie adulte avec une vraie profession. Les adultes lui demandent sans cesse : « Quel métier tu aimerais faire quand tu seras plus grande ? », alors elle leur sert ce qu'elle estime être la « bonne réponse » pour une jeune fille : « Je veux devenir maîtresse ou bibliothécaire, ou peut-être physiothérapeute. » Bien sûr, elle n'a pas la moindre idée de ce qu'est un physiothérapeute.



Ma mère et moi.



Ma grand-mère, ma mère, et mes sœurs triplées.



Avec mon père.



À deux ans et demi, avec ma sœur aînée devant l'A1, principal sujet de conversation de mon grand-père pendant un an.



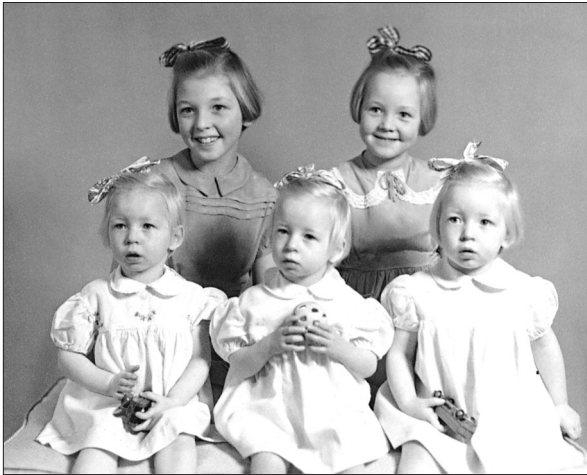
Moi.



Une sorcière pas si effrayante que ça. J'ai six ou sept ans.



Pourquoi ces cubes idiots ?
À l'époque, je savais déjà lire.



Mes quatre sœurs et moi.



Nous voici toutes ensemble, quelques années plus tard.



À la faculté.



J'utilise toujours un crayon gris
et une gomme lorsque j'écris.



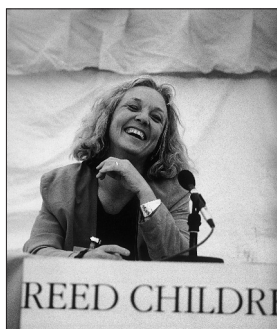
Ma maison.



Visite d'une école.



Mes filles: Ione, trois ans
et Cordelia, quelques semaines.



Les conférences peuvent aussi être
une bonne partie de rigolade.



En arrière-plan, le village où j'habite.

À droite: une page du manuscrit de *La tête à l'envers* (Neuf)

rough tell me. ^{it was easy about letting such a dagger, I suddenly realized that} ^{anyone would stand, and he had (knew and later shot) -} ^{Other two holes had no nails, still all suspicion and}
The suspicious lady was

"But you know what Stolly's like about knots. So he needed his tea ^{and Ray was both just days that} ^{heard still calling him} ^{stunt.}

towel." ^{So I didn't feel guilty any} ^{course. I just pressed} ^{in.}

My mother helped then. Turned ^{ing} to the suspicious lady ^{pair} as if she'd ^{saved Stol's life, "I gave him that."} ^{She told them probably no}

See? Corroborative evidence. ^{Franklin said afterwards that this was no part of what he} ^{meant to do, but rather, it was} ^{coming out to a good purpose, he'd just kept quiet}

The suspicious lady is suspicious. ^{He said}

Franklin as good as says that enough people have lied to him for him ^(A) to be able to tell the difference between a tall story and the truth. **SITVE!!**
I felt rather proud as I thanked him..

"He found the tea towel. ^{He} Made a bit of a mess, but he wa in a hurry. ^{He wanted} ^{to get the pearls back before} because it was time to go to school. ^{He} ^{couldn't do the knot properly}

"It is a hard one." (Dad was being kind.)

"So he just risked it" ^(C)

"He was very careful, he says. All he was doing was getting balanced on the windowsill when -"

I stopped. ^{was} Stol's eyes ^{had been} closed ^{the whole time}, but now I saw ^{rest} tears seeping out from them. I guessed, like Tabitha, he takes his imaginary ^{I could see} life, a little too seriously. ^{I couldn't carry on. I just felt a bit. After all,} ^{behind this throng of lies was some truth} ^{none of us had guessed. Mum is quite a bit.} ^{(each day she stays alive in} ^{practically a triumph.}

"So the pearls ^{are} still there, on the roof?" ^{nodder in}
Uh-uh. Trouble. ^{less} Always one mistake, says Franklin. Always one tiny ^{detail} the criminal forgets... ^{brazen} Brazen it out. "Well, no." ^{I thought I'd bask it.} "You see, I didn't go ^{actually} swimming. I went round to his house instead and put them back."

"How?" ^{I tried to wrangle, expecting him to} ^{only, just said Stol had called me to tell the story. But,} ^{Franklin said} ^{after that} Stumped. But I had not allowed for Franklin being so clever. ^{(A) + (B)}

"Let me guess!" shows why he's cleverest barister in Britain. "I bet ^(C) you got a hose and flooded the gutter."

(C) Not just kept quiet. Helped me save myself from ^{then the police officer pointed} ^{"Has" he wanted} ^{in a flash paying once + for all they has paid in gold} ^{bullet:} "Got a hose + flooded the gutter."
116

May all road...
at the thought...
the woman...
was quiet...
then the...
polic officer...
spoke up.

Bertha & Imogène

Pour devenir écrivain, rien de mieux qu'une personne mythomane dans la famille et une amie sadique.

«L'inventivité doit forcément venir de quelque part. En ce qui me concerne, je suis sûre que ce don me vient de ma grand-mère maternelle, Granny Bertha.» Chez les Fine, la mythomane c'est donc elle. Son talent de conteuse est indéniable, évident, fascinant. «Je crois bien qu'elle ne faisait aucun cas de la vérité. Toute sa vie, elle a raconté les plus énormes mensonges. À presque quatre-vingts ans, son dernier patron a dû lui annoncer en prenant mille précautions qu'il ne pouvait plus faire semblant de croire qu'elle n'avait que soixante-trois ans. Un autre jour, dans un pub, elle a couvert de honte une de ses nièces en soutenant, sans se démonter, qu'elle était sa sœur... Non seulement ses histoires étaient toutes plus merveilleuses les unes que les autres, alambiquées, intenses et pleines de tension dramatique, mais en plus de cela on devinait chez elle le travail du conteur en pleine création.»

Toute sa vie, Bertha semble donc avoir élaboré une «méthode romanesque»; telle que décrite par Anne Fine,

Bertha trouve toujours l'amorce de ses récits dans le quotidien et commence par énoncer au moins une fois les faits bruts : « Je suis allée à la poste et cette Mme Sharp m'a lancé un regard très étrange. » Ce n'est qu'au fur et à mesure de la journée que l'histoire évolue, s'enrichit et confine à l'affabulation : « J'ai simplement passé la tête par la porte, à peine un peu, et si vous aviez vu son regard ! Je vous assure ! Cette femme serait capable de briser un roc. Ils devraient l'enchaîner dans une carrière ! Ils n'auraient plus besoin de leurs machines ! » Plus tard encore, Bertha ne manque pas d'étoffer le contexte et d'approfondir la dimension psychologique : « Elle m'a toujours détestée, je le sais. C'est à cause de mon George. Remarquez, on ne peut pas lui en vouloir. Flanquée de ce Henry, pas étonnant qu'elle soit devenue bizarre. Son Henry est vraiment spécial... » Des dialogues sont progressivement insérés : « Alors je lui ai dit, "Un problème, madame Sharp ?" Elle est devenue rouge comme une pivoine. Je n'ai jamais vu un visage changer de couleur aussi vite. Tu aurais pu lui faire cuire ces côtelettes sur le crâne, Mary, je t'assure ! » Au cours des longs après-midi pluvieux, on pouvait entendre cette histoire une douzaine de fois, si ce n'est plus. Cette courte entrevue gagnait alors en splendeur et en mystère, pour se changer en véritables contes, longs de quinze ou vingt minutes, pleins de jalousie et de violence, de confrontations brutales et de répliques acerbes. Au goûter, tous les seconds rôles avaient fait leur apparition : « Donc je me suis tournée vers ce M. Bruce... – Mais tu avais dit qu'il n'y avait personne d'autre ? – Je n'ai jamais dit ça. Tu n'as sans doute pas bien écouté. Non, je me suis tournée vers

M. Bruce et j'ai déclaré avec la plus grande froideur... – Hé, les enfants! Il est grand temps d'aller au lit. – Mais on écoute l'histoire de Granny! – Vous l'avez déjà entendue vingt fois. – Mais c'était pas tout à fait pareil! – Je ne veux pas le savoir. Granny va raconter la suite à papa maintenant. Tout le monde au lit.»

«C'était donc mon père qui avait droit au meilleur. La version finale de l'histoire, inlassablement façonnée, affinée à la perfection. Mais lui ne savait pas l'apprécier et tout était gâché parce que cela n'avait rien à voir avec la vérité (qui s'était perdue il y avait de cela plusieurs heures), ce qui l'agaçait et l'empêchait de savourer l'histoire. Mais moi, je restais tapie au pied de l'escalier, écoutant avec délice, apprenant sans le savoir mon futur métier: l'apprentie conteuse.»

Anne Fine s'apprête à prendre dignement la succession de sa grand-mère en faisant de l'affabulation son métier. Mais pas simplement elle, d'ailleurs: nombre de ses personnages ont repris le flambeau! Beaucoup écrivent, nous y reviendrons. Mais, pour rester au plus près de Bertha, beaucoup s'inscrivent dans la lignée d'une autre grande menteuse: Frankie Addams, l'héroïne de Carson McCullers qui ment à tout le monde pour se rendre la vie plus supportable. Et nul doute que la vie devait être bien plus passionnante une fois réinventée par Bertha! C'est, en tout cas, ce besoin viscéral de romanesque que l'on sent, par exemple, chez Stolly dans *La Tête à l'envers*, lequel enjolive absolument tout ou profite de la crédulité des plus jeunes pour faire de bonnes blagues: «Stolly, c'est toi qui as dit à ces pauvres petits CE2 qui partaient en sortie scolaire que ce serait la fin du monde dans deux heures

et que c'était la raison pour laquelle on les faisait monter dans un car ? »

Mon amitié avec Tulipe prouve également la nécessité de la fiction dans la vie. Tulipe est une adolescente malheureuse, élevée dans un foyer que l'on ne souhaiterait à personne. Elle se lie d'amitié avec Nathalie, la narratrice, qui remarque immédiatement qu'elle ment tout le temps : « Elle détestait qu'on la taquine. Dès l'instant que ses histoires abracadabrantes franchissaient le seuil de sa bouche, elle semblait y croire totalement et quiconque se permettait de douter, même d'un point de détail, devenait son ennemi juré pour toujours. » Tulipe, comme tous les mythomanes, est aussi machiavélique que touchante ; rien de plus fertile et salutaire, en tout cas, que l'affabulation pour constituer son étrange cour.

Restons avec Tulipe ou, tout du moins, avec celle qui semble en être l'inspiratrice, la seconde figure marquante dont il sera question ici : Imogène. Non pas Imogène dans le roman *Mauvais rêves* mais Imogène dans la vraie vie. Anne la rencontre à l'école. Imogène lui donnera, tout au long de leur étrange amitié, du fil à retordre, la tenant notamment à l'écart du groupe des filles et la martyrisant au quotidien. Cette amitié, nourrie de masochisme et de sadisme, marquera beaucoup Anne Fine, à tel point que la jeune fille ira un jour trouver sa mère pour lui dire qu'elle ne veut plus jamais retourner à l'école à cause d'elle. La cour de récréation classique, en somme (telle que décrite dans *Un ange à la récré*, à savoir : passablement perturbée par la cruauté bête et sans appel de Barry Hunter). Sauf que rares sont les écrivains à avoir su (osé) en parler avec

autant de justesse, parler de l'amitié dans ce qu'elle a de vampirisant, de complexe et de destructeur, *a fortiori* en littérature jeunesse. On imagine la petite Anne en train d'observer les mécanismes du sadisme, comme elle a observé, dans un tout autre registre, ceux de l'affabulation avec Bertha. Le fruit de cette observation, Anne Fine l'a livré dans plusieurs de ses livres, notamment *Mon amitié avec Tulipe* que nous venons d'évoquer. Tulipe commence par séduire Nathalie grâce à des jeux cruels dont les noms sont assez drôles, il faut bien l'avouer : « Les cochons dans le souterrain », « L'huile sur le feu », « Impasse des squelettes », « Silence de mort ». Drôles, oui, mais laissant également supposer que Tulipe aime jouer avec le feu (c'est le cas de le dire : elle finira par incendier l'hôtel que tiennent les parents de Nathalie). Au fur et à mesure du roman, Tulipe devient hargneuse et très agressive, sentant que sa victime préférée est capable de lui échapper. Nathalie va progressivement tenter de se protéger et, donc, s'éloigner d'elle. Ce faisant, Anne Fine analyse sans fard la nature de cette relation : « Depuis le jour où je l'avais rencontrée, j'avais été apparemment l'esclave de Tulipe. Tout ce que j'avais dit, tout ce que j'avais fait, je l'avais dit et fait en pensant à elle. Comme on ramène inlassablement sa langue sur une dent qui bouge, toutes mes pensées me ramenaient toujours à elle. Je ne communiquais pratiquement plus avec mes parents. Je m'étais complètement détachée de Julius. Je n'avais pas d'amis. Pendant tout ce temps, je n'avais été disponible que pour Tulipe. »

On fait grand cas de l'amour dans les livres ; mais l'amitié est également une affaire compliquée, Anne Fine

n'hésite jamais à s'en faire l'écho, comme dans *Mauvais rêves* dont la morale est assez audacieuse. À ce titre, il est une chose récurrente chez Anne Fine, qu'on retrouve dans ce roman et qui était déjà présente dans son tout premier opus, *Un bon début dans la vie* : essayer de faire le bien des autres (*a fortiori* de la manière la plus élégante qui soit, à savoir : dans leur dos) vous expose à le payer au prix fort, paradoxe étrange... Ainsi, dans *Mauvais rêves*, Mélanie va tout faire pour délivrer Imogène d'un don encombrant qui lui permet, à son insu, de deviner le contenu des livres et lui inspire des images terrifiantes ; il lui faut, en l'occurrence, dérober le collier que porte Imogène, responsable de la sinistre omniscience. Mélanie met donc au point un stratagème afin de s'en débarrasser. Elle se verra accusée du vol puis innocentée. Il n'en reste pas moins qu'Imogène (naïve et délivrée) lui en tiendra rigueur et, tout étonnée de voir sa cote de popularité remonter, décidera de retourner dans son ancienne école, abandonnant en toute innocence celle qui l'a rendue à la liberté. Issue cruelle mais totalement assumée par l'héroïne, et on sait gré à Anne Fine d'oser refermer son histoire ainsi : Mélanie se réjouit car Imogène est à présent « libre d'avoir des surprises. De lire des livres sans en connaître la fin d'avance. De retourner à son ancienne école, ravie de voir comme il lui était rapide et facile de se faire des amis. Elle serait heureuse, maintenant que les malheurs de l'avenir ne pourraient plus s'infiltrer comme une pluie empoisonnée dans les jours du présent pour lui gâcher la vie. Elle serait libre. Et moi aussi. » Mélanie est heureuse d'être de nouveau seule en classe, libre de pouvoir occuper avec ses livres deux casiers au lieu d'un.

Mélanie est misanthrope, lectrice invétérée, elle le restera ! Entre-temps, elle aura fait le bien d'une tête de linotte, aura sacrifié la seule amitié qui pointait son nez mais c'est comme ça : une histoire d'amitié qui ne se finit pas très bien mais n'accable pas plus que ça l'héroïne !

Bertha, Imogène, deux figures (parmi d'autres vraisemblablement) qui montrent toutefois comment l'écrivain prépare sa naissance : par l'observation passionnée de certains congénères eux-mêmes passionnants, qu'ils agissent d'ailleurs comme modèles ou comme repoussoirs. À ce titre, Anne Fine a coutume de citer la phrase de Jan Mark : « Les écrivains n'écrivent pas sur les gens qu'ils connaissent. Ils écrivent ce qu'ils connaissent sur les gens. » Rien d'étonnant à ce que beaucoup des livres à venir nous apparaissent, dans leur construction, comme de véritables « portraits ». Le plus éloquent semble être *La Tête à l'envers*, dont la structure ne colle en rien à une narration classique. Stolly, adolescent sensible, intelligent et tourmenté derrière ses blagues redoutables, a un grave accident (dont on imagine qu'il s'agit d'une tentative de suicide) et se voit transporté à l'hôpital. Son père avocat n'a que peu de temps à consacrer à son coma et sa mère est partie faire « une séance de photos dans la jungle ». C'est donc la famille de Ian (son meilleur ami) qui vient le veiller. Ian a une riche idée pour occuper son temps à l'hôpital : devenir « le biographe officiel de Stolly ». De chapitre en chapitre, Ian nous raconte donc plusieurs épisodes de sa vie, kaléidoscope aiguisé qui finit par faire un roman mais surtout un véritable portrait dans lequel on sent la passion commune que Ian et Anne Fine ont pour

les gens, la soif de les comprendre, entrer un peu plus en intelligence avec leur vie, leur comportement, et ce grâce aux mots, à l'écriture : « Quel adjectif choisir ? Je les passai en revue dans ma tête. Comme je l'ai déjà dit, les profs utilisent *excentrique* quand ils sont de bonne humeur (sinon c'est *ingérable*). Pour Mrs. Fraser, Stol est *lunatique*. Mon père dit qu'il est *loufoque* ou qu'il a *un petit grain*. Certains enfants le trouvent *bizarre*. Maman préfère *spécial*. Rien de tout cela ne me semblait tout à fait juste. »

Bertha, Imogène, deux figures suffisamment passionnantes, imagine-t-on, pour avoir donné envie à Anne Fine d'aller voir au-delà des apparences et de ne pas s'en tenir à la cohorte de clichés qui devaient sans nul doute les accompagner.

Dans *Mon amitié avec Tulipe*, Nathalie se demande si les photographies peuvent dire la vérité. Elle en doute, partant du principe que ceux qui les prennent enjoignent toujours plus ou moins les modèles à porter un masque : « Souriez ! Je ne vais pas gâcher de la pellicule en prenant des visages renfrognés ! » Anne Fine le sait : le rôle de l'écrivain est de se demander si la photographie ment... et d'aller voir derrière les faux sourires, les expressions composées. Traquer la vérité qui a tendance à nous échapper comme du mercure entre les doigts...

L'entrée des artistes

Anne Fine aime écrire, elle connaît tout autant ses classiques que ses modèles : tout semble prêt pour qu'elle emprunte l'entrée des artistes et livre son premier opus. Sauf que la vie prend parfois des chemins de traverse.

Anne, à l'époque, a fini ses études : « Dans ma famille, on avait des ambitions assez terre à terre. J'ai donc enchaîné un tas de boulots différents. J'avais choisi l'histoire et les sciences politiques comme spécialités à l'université. J'avais un emploi plus ou moins stable à Londres mais je suis tombée amoureuse et j'ai épousé un homme qui travaillait près de Coventry. J'ai donc enseigné un an dans un collège pour filles. Je crois que, depuis cette expérience, je n'ai plus jamais voulu être enseignante ! Ensuite j'ai été engagée comme secrétaire d'un responsable du Service d'hygiène publique de la région. Des gens furieux nous envoyaient des lettres dont le coin supérieur gauche était épinglé de morceaux d'ananas : « Vous remarquerez, à l'intérieur de ce morceau, la présence d'un scarabée mort. Lorsque j'achète des fruits en conserve, je ne m'attends pas vraiment à... etc. » Et puis j'ai été assistante au service de documentation de l'Oxford Committee for Famine

Relief, où j'écrivais des rapports sur un grand nombre de leurs projets à l'étranger. Ce poste a sans aucun doute changé ma façon de voir le monde et m'a fait reconsidérer mes priorités. Enfin, nous sommes allés nous installer à Édimbourg et le dernier emploi que j'ai exercé était enseignante en milieu carcéral.»

Il est écrit dans *Mauvais rêves* : « Quand quelque chose te tarabuste, jette-le sur le papier, ça aide toujours. » Ce jour-là, c'est une tempête qui va tarabuster Anne Fine.

Elle a vingt-quatre ans. Il faut l'imaginer coincée dans un appartement glacial au dernier étage d'un immeuble avec sa première fille qui vient de naître. Seules ses excursions presque quotidiennes à la bibliothèque l'empêchent à l'époque de craquer. Et puis, c'est la tempête : « Édimbourg est une ville très vallonnée, les trottoirs n'étaient pas sablés et nous n'avions pas les moyens d'engager une baby-sitter. J'étais donc bloquée chez moi sans rien à lire de nouveau et au bout de quelques heures j'ai dû commencer à devenir dingue au point que j'ai attrapé un stylo et me suis mise à écrire. » C'est *Un bon début dans la vie* (très bon début en littérature), sorte de comédie (assez théâtrale) dans laquelle Ione, jeune fille contemplative et mélancolique, rencontre Ned Hump. Ce jeune étudiant est amoureux transi de l'assistante du père d'Ione. L'héroïne n'a dès lors plus qu'une idée en tête : tout faire pour les marier. Et comprendre, comment Ned fait pour travailler sur un sujet de thèse aussi palpitant que « Les premières routes commerciales sardes » ! Au passage, Anne Fine écrit l'une de ses premières répliques mémorables, déclaration d'amour que l'on devrait tous lui voler pour réussir notre vie sentimentale : « Épouse-moi, vieille

chauve-souris butée et sois mon unique amour, pour toujours.»

C'est donc parti.

Les premiers livres d'Anne Fine seront plutôt introspectifs et «autocentrés»: «Je les ai vraiment écrits *pour* et, d'un point de vue psychologique, *sur* moi. Je parle ici d'*Un bon début dans la vie* et de *The Other Darker Ned*. Dans mes troisième et quatrième romans (*The Stone Menagerie* et *Round Behind the Icehouse*), je crois que j'explorais surtout ma propre enfance et la relation houleuse que j'entretenais avec ma mère autoritaire et versatile. J'ai quitté cette phase, indispensable à mon développement, quand j'ai terminé de rédiger *Round Behind the Icehouse*. Les sept années que j'ai passées aux États-Unis pour y suivre mon ex-mari, qui enseignait la philosophie là-bas, m'ont également beaucoup aidée à évoluer. Je me sentais donc différente lorsque je suis rentrée en Angleterre, plus libre, et je l'étais réellement devenue à bien des égards. J'ai commencé à observer les choses autour de moi, en quête de sujets susceptibles de m'intéresser, et je me suis mise à écrire sur ces sujets. Je me suis alors passionnée pour les questions de société d'une manière générale. C'est sûrement dû au fait que j'avais étudié les sciences politiques à l'université, et j'étais aussi pas mal inspirée par ce que je lisais dans les journaux.»

La «patte» Anne Fine est née, que l'on pourrait résumer ainsi : culottée, jamais dénuée d'humour mais n'hésitant pas à affronter le réel dans ce qu'il a de plus âpre.

En conscience

Il semble que l'Angleterre ait connu un mouvement de « libération » en littérature jeunesse comparable au nôtre. Depuis quelques décennies, les auteurs se sentent plus libres d'aborder certains sujets jugés tabous jusque-là : la sexualité, la drogue, la violence, la pauvreté dans les foyers, les problèmes scolaires, les fugues d'enfants – ce qu'Anne Fine nomme le « réalisme cru ». Jusqu'à la pose parfois : « À un moment, il était aussi devenu tendance de penser qu'un livre ne présentait un intérêt pour de jeunes lecteurs que si l'histoire se déroulait dans une cité ou si les personnages étaient issus de milieux défavorisés. Les éditeurs ont commencé à hésiter à publier des romans dont les personnages venaient de la classe moyenne parce qu'ils étaient soudain considérés comme complètement démodés, trop Bibliothèque rose. » C'est toutefois à cette époque qu'Anne Fine ressent le désir d'insuffler dans ses romans une conscience politique qui ne va pas laisser le lectorat indifférent...

L'origine de cette conscience responsable, Anne la situe pendant les années collège : « Nous avons déménagé mais mes parents n'ont pas jugé utile de nous changer

d'école. Je traversais donc la ville tous les matins. Mon premier souvenir politique remonte à cette période : un matin j'ai vu, à mi-chemin de mon école, un gigantesque "NE TOUCHEZ PAS À SUEZ" peint le long d'une palissade en tôle ondulée. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait et je ne crois pas l'avoir demandé à quelqu'un. Mais c'était la première fois que je prenais conscience du fait que les adultes étaient capables de se préoccuper de beaucoup de questions, et de se mettre en colère pour des choses qui n'avaient rien à voir avec leur famille. C'est la première fois que j'ai eu la notion d'un monde bien plus vaste que l'idée que je m'en faisais.» Il va rapidement devenir impérieux pour Anne Fine de se colleter dans les livres avec le réel et les problématiques sociales qui l'occupent, sachant qu'on a bien fini à l'époque de prendre les adolescents pour des ectoplasmes ; la littérature jeunesse ne pouvait bien évidemment évoluer qu'à ce prix et ce qu'elle a fait : «Je n'ai jamais cru que les émotions des enfants étaient moins complexes que celles des adultes. En ce qui me concerne, je n'ai d'ailleurs jamais eu de comportement enfantin, même dans mes plus jeunes années (c'était comme si j'avais déjà quarante ans à ma naissance !). Je n'aime pas vraiment "m'amuser". Dès le début, j'ai envisagé le monde dans toute sa complexité. Je n'édulcore donc pas la dureté des rapports humains dans mes livres.» Le projet d'écriture, tel qu'énoncé par Will dans *La Guerre sous mon toit*, résume assez bien le souci de vérité dans lequel Anne Fine s'inscrit : «Je suis en train d'écrire un livre sur ce qui se passe à la maison. J'ai l'intention de rapporter cette histoire sinistre et navrante exactement telle qu'elle se déroule.»

Sinistre et navrante : si l'histoire est telle dans la vraie vie, elle le sera aussi dans le livre (le talent allant, la lecture – elle – ne le sera pas!).

Billy le transi pousse ainsi le réalisme jusqu'à l'exercice de style littéraire, jouant des clichés pour mieux les renverser : dans un décor à la Dickens, façon XIX^e, Anne Fine narre les affres de Clarrie et Will dont le père est parti en Australie faire fortune et dont la mère a été injustement emprisonnée. Colonisés par un oncle vaguement artiste mais surtout alcoolique, Clarrie et Will se démènent pour réinventer leur quotidien et Anne Fine étonne : embrasant un réalisme littéraire *a priori* éculé, l'auteur parvient à trouver la note juste dans le carton-pâte. Vraisemblablement parce qu'elle assume le pastiche sans douter et, entêtée, va chercher l'humain le plus désarmant sous le costume et le décor.

Mais l'un des livres les plus frappants, en matière de réalisme social, est encore et toujours *Mon amitié avec Tulipe*. Anne Fine a choisi de s'inspirer d'un fait divers survenu en Angleterre : le meurtre du nourrisson Jamie Bulger par deux enfants âgés de dix ans, drame qui a traumatisé les Britanniques à l'époque : « Nous avons commencé à remettre en question l'éducation prodiguée à beaucoup de nos enfants. Cette année-là, beaucoup de livres au sujet grave sont sortis. Les journaux regorgeaient de faits divers relatant des actes épouvantables commis par de jeunes enfants. Je n'étais pas la seule à ressentir le besoin de me pencher sur ce problème – et sur l'impact que cela avait sur les autres enfants qui lisaient ces journaux. Je crois que personne n'était alors prêt à condamner un auteur pour avoir mis en scène un enfant qui

devient incontrôlable. Après les événements qui avaient eu lieu, ç'aurait été manifestement se tromper de cible. Le livre a donc été accueilli comme un roman percutant mais pas comme un "roman à sensation".» Dans ce roman, Anne Fine a laissé les faits de côté et choisi de suivre le personnage de Tulipe dont on peut imaginer qu'elle pourrait aller jusqu'au pire, comme dans l'affaire Jamie Bulger. Dans l'histoire, elle met le feu à l'hôtel des parents de Nathalie, ce qui est déjà suffisamment grave en soi. Mais ce qui intéresse surtout Anne Fine, c'est la spirale du pire, comment et pourquoi il advient par les mains d'un adolescent. En cela, elle ne nous ménage pas, ce qui est tout à son honneur. L'issue du livre n'a pas l'hypocrisie d'un happy end, la responsabilité des adultes est incessamment interrogée et c'est bien la lâcheté endémique des adultes que Nathalie doit affronter après l'incendie : «Ainsi tout le monde était dans le coup ! Tout le monde savait !» Oui, tout le monde savait que Tulipe était maltraitée, qu'elle risquait de devenir dangereuse, mais personne n'a réellement agi ; comme l'explique le père avec une honnêteté déconcertante : «Ce n'était pas assez grave. Et j'ai bien peur que la vie ne soit un peu comme ça, Nathalie. Il faut que les choses soient bien pires que graves pour être considérées comme intolérables. Et jusqu'à ce qu'elles en arrivent là, les gens sont seuls.» Triste morale. Réaliste pourtant. Comme l'a écrit Carole Tremblay dans *Le Devoir* : «On ne peut plus se fier à personne, même pas aux auteurs de fiction, pour distinguer avec précision les bons des méchants. C'est encore plus vrai avec les écrivains pour adolescents, qui ont de plus en plus tendance à abandonner le manichéisme moralisateur

au profit d'œuvres plus denses, plus complexes, mais aussi beaucoup plus déroutantes.» Anne Fine persiste et signe : « Si mes lecteurs sont parfois confrontés à une fin un peu déroutante, comme dans *Mon amitié avec Tulipe*, c'est parce que le genre de blessures que sa famille a infligées à Tulipe ressort forcément d'une manière ou d'une autre. Les gens malheureux répandent le malheur autour d'eux. C'est plus fort qu'eux. C'est leur seule arme.» Des éditeurs américains ont déjà demandé à Anne Fine de changer la fin ou le fil de ses histoires. Inutile de préciser quelle fut sa réponse.

C'est ainsi, Anne Fine ne peut pas s'empêcher de dire la vérité, de la chercher sans relâche, d'affiner son point de vue sur les choses et d'avancer dans son intelligence du réel : « J'écris des livres pour adolescents et pour adultes lorsque quelque chose me tracasse et que je veux trouver quelle est ma position face à ce problème. Avec *L'Amoureux de ma mère* et *Madame Doubtfire*, je m'interrogeais de toute évidence sur les conséquences du divorce et du remariage pour les enfants. J'ai reçu des tas de lettres d'enfants qui en avaient fait l'expérience et qui déclaraient que le dénouement heureux de *L'Amoureux de ma mère* était, comme ils disent souvent, "bidon". Je me suis donc attelée au *Jeu des sept familles* pour revenir sur les familles recomposées. Je crois que le meilleur moyen de se rendre utile, pour un auteur, c'est de montrer aux gens à quel point la vie est compliquée.» En cela, Anne Fine, comme la plupart des auteurs, doit-on croire, n'hésite pas à réaffirmer la puissance de la littérature face à la suprématie des images : « La télévision sert à présenter les faits, et assez remarquablement d'ailleurs. Mais elle ne peut pas expli-

quer pourquoi ou comment les gens se battent avec leur conscience, et ce qui, dans leur passé lointain, les a poussés à agir ainsi, ou encore ce qu'ils ont ressenti après avoir commis tel ou tel acte. Seul l'écrivain est en mesure de faire tout cela. Idem pour les feuilletons, tout ce que vous en apprendrez, c'est ce que les gens croient penser, ce qu'ils croient ressentir. Un roman va bien au-delà de cela.» Aller au-delà des certitudes rapides, en tromper l'œil, c'est peut-être l'un des soucis du réalisme. C'est, en tout cas, celui d'Anne Fine, laquelle concède qu'elle aimerait n'écrire que pour la beauté gratuite du divertissement pur ; mais le réel la rattrape, sa conscience politique aussi. Pour le meilleur. Ce qui vaut parfois à Anne Fine les foudres de la critique et de certaines instances parentales, qui préféreraient ne voir en littérature jeunesse que des bluettes insignifiantes et pédagogiques : « Il y a trois ans, en réaction à notre invasion injustifiée de l'Irak et malgré le désaccord de l'opinion publique en Grande-Bretagne (je n'ai rencontré qu'une seule personne en faveur de cette guerre), j'ai écrit un roman politique sur la montée du totalitarisme, *La Route des ossements*. Ce livre s'adresse aux 12-16 ans, sa fin est extrêmement dure et ne laisse entrevoir aucun espoir. J'aurais tellement souhaité que l'histoire s'achève sur une note plus optimiste. Mais c'était impossible. Le dénouement s'imposait de lui-même et il se trouvait qu'il était dur, je n'avais pas le choix. Un ou deux critiques ont descendu le roman pour cette unique raison, mais la plupart l'ont bien accueilli. » Que la lutte soit belle !

Dans le même répertoire, *L'Amoureux de ma mère* se paie le luxe de raconter la préparation d'une manifesta-

tion antinucléaire. Anne Fine est encore tout étonnée de n'avoir pas été davantage critiquée à ce sujet: «Et pourtant, j'ai abordé l'écriture de ce livre comme un acte politique délibéré (après un affreux week-end, et plutôt mouvementé, à la base aérienne de Greenham Common où j'avais participé à une manifestation contre le système d'armement américain). Mais la dimension politique est tellement intégrée dans le récit plus intime de l'évolution des relations que Kitty entretient avec la mère de son petit ami, que personne ne semble avoir remarqué le véritable acte de *propagande* (très révélateur à l'époque de Mme Thatcher) qui se cachait derrière ce récit.»

On aurait tort toutefois de ne s'en tenir qu'à cette facette de l'art d'Anne Fine: «D'après moi, les notes d'humour dans certains de mes romans permettent d'évacuer une bonne partie du malaise que ressentent les adultes quand ils doivent confronter des enfants à des sujets difficiles.» L'humour: une façon très maligne effectivement d'être subversive... mine de rien.

Bienvenue dans le monde des adultes

Anne Fine a le génie des situations. On le sait, raconter les frasques d'un chat assassin ne lui fait pas peur ; pas plus que de poursuivre ses aventures en racontant comment Tuffy se fait garder pendant les vacances par un... pasteur, et fugue chez une jeune voisine qui ne trouve rien de mieux que de le rebaptiser Janet et de l'affubler d'un bonnet en dentelle en échange, quand même, de crème fraîche et de thon (*Le Chat assassin, le retour*) !

Tourner en dérision des sujets de préoccupations parentales tels que l'échec scolaire ne fait pas peur non plus à Anne Fine. Et combien de familles se seront tordues de rire en lisant *Comment écrire comme un cochon*, l'histoire de Chester Howard, habitué à changer d'école comme de chemise ? Ici, Chester expérimente une nouvelle école, plus exaspérante encore que les précédentes puisque tout le monde y semble gentil et sage. Désireux de secouer l'édifice, Chester repère Joe Gardener, cancre parmi les cancre, et décide de l'aider à valoriser l'un de ses talents, Joe étant notamment un bricoleur de génie. De l'inadaptation au système scolaire et du sectarisme du

corps professoral, Anne Fine tire une comédie culottée mais jamais tête de linotte.

Car Anne Fine sait comme personne glisser savamment de la comédie pure aux questions humaines et sociales qui la « tarabustent ». Les exemples, là encore, sont nombreux. Dans *Bébés de farine*, Simon et ses camarades de classe sont chargés d'une mission peu commune : s'occuper d'un sac de toile rempli de farine comme s'il s'agissait d'un bébé et consigner dans un journal tous les événements relatifs au quotidien de cette aventure (notée, cela va sans dire). Simon rêve d'une bataille de polochons généralisée dans un brouillard de farine mais il n'en sera rien : l'expérience l'amènera plutôt à exhumer un questionnement difficile, celui qui concerne son père et les raisons qui ont poussé celui-ci à l'abandonner. Plus connu encore (grâce au porte-voix qu'est le cinéma) : *Madame Doubtfire*. Les trois enfants de cette comédie vivent avec leur mère divorcée et souffrent de ne voir que trop peu souvent leur père, comédien désœuvré et fantasque. Ce dernier décide un beau jour de répondre à l'offre d'emploi de son ex-femme qui cherche une femme de ménage, disposée à garder les enfants le soir. Une fois travesti, le père devient Madame Doubtfire. Sous le masque de la farce, Anne Fine analyse les sentiments des enfants et n'hésite pas à égratigner le comportement des parents. Une obsession : la vérité, toute la vérité et tant pis pour les lecteurs qui se draperont dans le déni. « J'envisage la famille comme une sorte de creuset où se mêlent bien-être et souffrance. Je dois donc m'armer de courage quand j'écris. Mais je n'ai pas peur du conflit. Mon enfance a été bercée par des voix tonitruantes, rythmée

par des crises de colère. J'ai moi-même un fort caractère. Prenez par exemple la dispute à la fin de *Madame Doubtfire*, quand Miranda découvre qu'elle a été trahie par tous les membres de sa famille : cette scène a été qualifiée d'extrêmement dure. J'ai été très surprise de voir à quel point elle était dérangeante. Pourtant, il me semblait qu'ils auraient réagi de la même manière s'ils avaient été à la place de Miranda.»

Pas très loin de l'anarchie et de l'explosion des codes familiaux : *Ma mère est impossible*. À croire qu'Anne Fine adore dépeindre les parents indignes et piqués. «Je ne crois pas que ma mère soit faite pour le métier de parent, sincèrement je ne crois pas.» La mère de Minna semble effectivement tout droit sortie de la série *Absolutely Fabulous* (créée quelques années plus tard pour la télévision anglaise) : pendentifs en forme d'araignées aux oreilles, cheveux teints en bleu, bikini à paillettes, pantalon bouffant à pois roses... Et un petit ami que Minna surnomme «Pourri de Malheur» et n'a pas l'air de s'en porter mal. Bref, à eux deux, ils ressemblent à «un truc dégringolé d'un mur au musée d'Art moderne», *dixit* la grand-mère maternelle. D'ailleurs, celle-ci a beau menacer sa fille de la renier si elle reste avec les cheveux bleu roi, la mère de Minna ne s'en trouve pas ébranlée une seconde. Elle s'assume, elle est à son endroit, c'est comme ça. On l'aura compris, dans ce livre, c'est la fille qui éduque la mère. Et l'on rit autant du côté fantasque de la mère que du côté un tantinet réactionnaire de la fille, qui voudrait avoir une mère comme les autres. Les problèmes de famille sont, logiquement, relativement singuliers dans *Ma mère est impossible*. Pour preuve : «Pourri de Malheur» a gagné une

bouteille de whisky à la tombola, un vieux bonhomme se présente à la maison pour la lui remettre mais, comme Minna a coutume de l'appeler « Pourri de Malheur », la mère a du même coup oublié le nom de son amoureux et prétend qu'il n'y a pas de Harold Pollard chez elle. S'ensuit un pugilat à propos de cette bouteille que « Pourri de Malheur » compte bien empocher et de la grande responsabilité de Minna dans l'affaire puisque c'est elle qui a inventé et seriné le surnom...

On retrouve dans tous les romans évoqués ici une inversion des rôles qu'affectionne particulièrement l'auteur : des adultes irresponsables et fantasques conduisent les adolescents à jouer le filet de sécurité. Ou bien des adolescents féroces conduisent à l'infantilisation les adultes. *La Guerre sous mon toit* s'adonne à cette inversion avec délectation : si Will se passionne brusquement pour la guerre (et pour un ouvrage en particulier, *L'Été le plus long* de William Scott Saffery), c'est que sa vie de famille ressemble elle-même à un champ de bataille. Estelle, sa sœur, est pour une large partie responsable des hostilités. L'adolescente s'est en effet transformée en chien féroce, sans humour aucun, obligeant notamment sa mère à rentrer chez elle par la fenêtre pour éviter sa présence en cuisine ; quant au père, la larme à l'œil, « il s'enfonce la tête dans les épaules, en espérant que les obus iront exploser ailleurs ». On ne compte pas le nombre de scènes désopilantes qui s'apparentent à de vraies séquences guerrières, la famille de Will jouant « littéralement » à la guerre, comme des enfants, sous l'œil déconcerté de Will.

Un autre exemple, d'autant plus frais et drôle qu'il touche l'institution scolaire : Mlle Mirabelle dans *La Crêpe*

des champs. Anne Fine inverse les rôles et les adultes se voient ainsi flanqués de comportements d'adolescent. Mlle Mirabelle n'hésite pas à proclamer (évoquant les heures de cours) : « C'est tellement ennuyeux. Je m'ennuie énormément. » De même, là où d'habitude les élèves sont passablement ligués contre leur professeur, là ils tentent de la sauver du sabordage, surtout Lancelot qui ne donne pas cher de la peau de sa nouvelle enseignante et tente de l'aider par tous les moyens à trouver une bonne idée pour la journée Portes ouvertes (Mlle Mirabelle ne sait pas quoi proposer comme activité et s'en contrefiche, il faut bien le dire).

Anne Fine n'a aucune déférence pour aucune institution et on lui en sait gré. *Au secours, c'est Noël!* est sans doute la charge la plus jubilatoire qu'elle ait lancée à l'encontre de la vie de famille, son terrain d'exploration favori, là où elle exerce son insolence avec le plus de verve. Les membres de cette tribu ne sont pas ce qu'on pourrait qualifier d'un grand classicisme : un oncle qui s'amuse à canarder le chat avec des pommes de terre par la fenêtre (« C'est marrant comme tout »), un père qui fredonne une chanson ayant pour sujet les « dessous-de-bras qui fleurent bon le mimosa », un narrateur qui estime qu'on devrait piquer les grands-parents qui durent trop, un adolescent qui écrit ses lettres de remerciement avant même d'avoir ouvert ses cadeaux afin d'être débarrassé... Ajoutez à cela la crispation et l'appréhension que ne manquent pas de provoquer les réunions de famille et vous obtenez les individus les plus vaches qu'on ait connus. Ils partagent tous l'insolence enfantine de dire ce qu'il ne faudrait pas dire, d'oser verbaliser à table ou en

cuisine ce que tout un chacun a déjà rêvé d'envoyer au visage d'une branche familiale honnie. *Au secours, c'est Noël!* incarne notre fantasme à tous. On peut dès lors expliquer à Oncle Digby que sa fille chérie est «une enfant particulièrement antipathique et tyrannique», on peut offrir un cadeau qu'un autre membre de la famille nous a offert l'an passé, on peut raconter à table l'agonie de Raspoutine avec moult détails atroces, enfin on peut jouer au jeu de la vérité en fin de repas, ce qui constitue le meilleur moyen d'écourter Noël en fâchant tout le monde.

La description au scalpel des adultes entre eux, on la retrouve distillée dans toute l'œuvre d'Anne Fine, comme une hygiène de vie, une morale. Telle cette scène dans *La Tête à l'envers* où la mère d'Ian ne parvient pas à responsabiliser les parents de Stolly, en un mot : à les faire venir à l'hôpital où leur fils est au plus mal ! Et de laisser un message au père avocat comme suit : «Doit-on débrancher les appareils qui maintiennent en vie votre fils ? Cochez *oui* ou *non*.» Et que dire d'une grand-mère qui raconte à ses petits-enfants des histoires de blondes et, plus particulièrement, que «les petites filles viennent au monde avec des cheveux blonds ou un cerveau mais jamais les deux» (*Un ange à la récré*) ? Que dire encore d'une mère qui se volatilise et enregistre sur un magnétophone à l'intention de ses deux petits toutes les tâches à accomplir avant de partir à l'école (*Radio maman*) ? Que dire... Qu'on en redemande !

Plus généralement, on pourrait dire que les personnages d'Anne Fine sont d'une franchise inébranlable et on aimerait drôlement leur ressembler. Qui oserait dire, telle

Mélanie à Imogène dans *Mauvais rêves*: «Je suis désolée, Imogène. Vraiment. Mais je ne peux pas être ton amie. Tu es trop bizarre. Tu me fais peur.» Encombrés parfois que nous sommes avec de faux amis, de petits dictateurs qui nous vampirisent ou flattent en nous notre goût à nous laisser vampiriser (et à le regretter une fois qu'il est trop tard). Embarrassés que nous sommes parfois avec des demandes d'amitié (MySpace n'arrangera rien!) dont nous n'avons strictement rien à faire. Nous: le sourire crispé, cherchant les mots de circonstance, qui sonneront faux, nous le savons, et ils sonnent faux, ils sont vexants, hop, un ennemi de plus. Chez Anne Fine, on dit ce qu'on pense, non je ne peux pas être ton amie, tu es trop bizarre. C'est sectaire et vite dit mais ça a le mérite d'être honnête!

De toute façon, tout ça est très lié à l'écriture. Parce que voilà: difficile de ne pas dire la vérité quand on écrit. Et ça, Anne Fine ne le sait que trop.

La vérité sur l'écriture

On peut lire dans *Mauvais rêves*: «Des gens avec un don qui leur complique la vie, il y en a plein. Dennis est obligé de faire deux heures de piano tous les soirs. Clive n'a pas pu venir à notre voyage de classe en France parce que son entraîneur de foot trouvait que le championnat régional était trop proche. Et les parents de Moira doivent la tirer du lit à cinq heures du matin pour la conduire à la patinoire, pour son entraînement en solo.» Alors, Anne Fine, l'écriture est-elle un don qui complique la vie?! Évidemment, la réponse est non.

«J'écris pour la jeunesse parce que cela me plaît et que les enfants sont les meilleurs lecteurs. Ils ne vous font jamais de remarques comme : "Oh, je l'ai commencé mais je n'ai pas eu une minute à moi pour le terminer." Si le roman leur plaît, ils le liront jusqu'au bout sans faire cas une seconde des injonctions maternelles incessantes comme "Pose ce livre et viens mettre la table". Je sais que, quand j'étais petite, j'étais la lectrice idéale pour un auteur – totalement dévouée, passionnée et reconnaissante. J'écris pour ce genre de lecteur, exactement comme mes prédécesseurs ont écrit pour des enfants comme moi.»

Du même coup, Anne Fine a la même intransigeance que ses lecteurs, ce souci de vérité dont il a été souvent question ici, cette exigence qui doit être à la hauteur de la qualité du public.

On se gardera bien de demander pourquoi, dans le fond, Anne Fine écrit. Il faudrait des milliers de pages. Il n'est toutefois pas inutile, pour approcher ce territoire énigmatique et ce puits sans fond, d'observer nombre de ses personnages ; car la plupart écrivent eux-mêmes. On pourrait même dire que l'écriture est une pratique très répandue dans les livres d'Anne Fine. Quoi de plus normal, quand on y pense ! C'est d'ailleurs aux écrivains qu'elle s'identifie le plus, tel Will dans *La Guerre sous mon toit*. Will partage la passion et la nécessité de l'écriture avec Ian dans *La Tête à l'envers*, Céleste dans *Un ange à la récré* ou encore Ralph dans *Au secours, c'est Noël !* L'écriture comme planche de salut ? « Je crois que c'est l'occasion pour l'auteur d'offrir à ses personnages l'évasion, l'apaisement, la magie ou l'enchantement que lui-même ressent à travers l'écriture. En fait, je me demande souvent comment font les gens qui n'écrivent pas pour rester sains d'esprit. Je ne conçois pas l'écriture comme une thérapie mais j'ai l'impression que, tout au long de ma vie, je ne me suis jamais sentie aussi comblée, aussi sereine et tout simplement aussi satisfaite que lorsque je sondais mes personnages jusqu'au plus profond de leurs émotions. Écrire ma comédie sur le divorce, *Les Confessions de Victoria Plum*, m'a considérablement aidée à surmonter l'échec de mon très long – c'est l'idée que j'en avais à l'époque – mariage. Lorsqu'on creuse un sujet à fond, on aboutit souvent à des conclusions assez fondées et, d'une certaine manière,

apaisantes sur la question et l'opinion qu'on s'en fait. Par exemple, à la fin de *Mon amitié avec Tulipe*, j'ai réussi à confirmer mon hypothèse de départ selon laquelle c'est NOTRE SOCIÉTÉ qui nuit à nos enfants et rien d'autre. Un autre exemple : à partir du moment où j'ai écrit *Vieille menteuse*, un roman pour adultes, j'ai eu moins de mal à supporter ma propre mère qui commençait à être âgée. Je pense offrir à certains de mes personnages les moyens de saisir le monde qui les entoure et la confusion des sentiments qui les animent. Et je suis convaincue que comprendre les autres conduit à l'introspection et à la connaissance de soi. C'est un moyen altruiste d'en savoir plus sur soi. Ian, Will et Mélanie distinguent toujours la vérité. Je n'ai jamais compris le discours des Britanniques sur "le narrateur peu fiable" – c'est l'obsession des critiques. Tous mes narrateurs sont fiables. Ils présentent sans détour la vérité sur le monde. Je ne vois pas l'intérêt de lire un livre dont le narrateur serait un escroc !» Le plus bel exemple restera sans doute Simon dans *Bébés de farine* qui n'a pas choisi l'écriture mais y a été contraint. Au final, son journal devient un exutoire où vient se nicher le chagrin d'avoir été abandonné par son père. Sans l'écriture, aurait-il compris et accepté ce qu'il a compris et accepté ? Pas sûr. L'écriture n'est pas une thérapie. Mais on vit mieux en écrivant. Voilà le seul axiome. Et nul doute que Tuffy, le chat assassin, se sent plus léger depuis qu'il a écrit ses méfaits... et dénoncé l'injustice qui, de son point de vue, s'est abattue sur lui !

Et pour finir : une journée avec Anne Fine

« Dans l'idéal, je me réveille vers sept heures et je lis les journaux au lit en buvant mon thé. Ensuite je vais promener le chien et je prends mon petit déjeuner.

Puis il me faut traiter les mails et les fax urgents. Avant, nous étions très peu en contact avec nos éditeurs et je n'accordais pratiquement jamais d'entretien. Maintenant, il est rare que je dispose d'un jour sans être interrompue. En Angleterre, les auteurs jeunesse doivent se démener pour se faire un nom et trouver le temps nécessaire pour écrire. Nos éditeurs attendent de nous que nous fassions la promotion de nos livres, les écoles font appel à nous en tant qu'"outils pédagogiques", on ne peut pas se permettre de refuser de rencontrer la presse, ni de décliner une invitation à une émission de radio ou de télévision. Et si l'on accepte uniquement de parler de nos propres ouvrages, et pas de sujets généraux, on prend le risque de voir diminuer le nombre de ces invitations. J'aimerais être assez courageuse, assez sûre de moi, assez "auteur à succès", pour laisser les livres parler d'eux-mêmes, et refuser de participer à tout cela. Mais je n'ai pas encore atteint ce stade psychologique. Il faut donc faire des sacrifices. Pour ma part, c'est le ménage et les courses. Je ne risque pas de

remporter le prix de la meilleure ménagère. Je fais les courses aussi rarement que possible, à toute vitesse, et uniquement pour les produits indispensables comme la nourriture ou les objets cassés à remplacer. Pour résumer, j'essaie de me ménager tant bien que mal des jours, des heures ou même des petits moments de travail. Je jauge de mieux en mieux l'importance des entretiens que l'on me demande. J'ai moins de scrupules à en refuser certains. J'ai même inventé une secrétaire qui sait dire non sans détour et avec plus de fermeté que moi!

Après le courrier urgent, j'essaie donc de me mettre au travail. En théorie, je peux travailler n'importe où. Avant j'écrivais sur la table de la cuisine, ensuite je me suis installée sur celle de la salle à manger que je débarrassais quand nous recevions. À présent, je me suis aménagé un coin de la chambre, face à la fenêtre qui donne sur un terrain communal et la rivière, sans oublier un immense ciel. Je ne peux travailler que dans le silence le plus complet – du moins sans musique et sans personnes qui discutent autour de moi. Je supporte toutefois mes propres grommellements, les bruits de perceuse ou de machines en tout genre!...

J'écris avec un crayon à papier, lentement. Je m'arrête sur chaque phrase, j'efface et je recommence je ne sais combien de fois. Je travaille par paquets de plusieurs pages. Chaque chapitre doit être impeccable, à la virgule près, avant que je passe au suivant. J'écris un passage, puis j'y reviens en essayant de l'aborder avec les yeux d'un lecteur, puis je le retravaille, comme si c'en était un nouveau. Est-ce que ça me paraît se tenir? Est-ce que j'aurais envie de connaître la suite?

Je tape mon texte par petits bouts sur mon antique machine à écrire et il m'apparaît soudain différent, il ressemble à un livre et je le passe alors au peigne fin. À l'école, je détestais par-dessus tout les séances de correction. Je ne supportais pas de revenir sur un travail accompli. Si l'on m'avait dit que je finirais par passer mes journées à faire ce que je fais en ce moment, je n'y aurais pas cru. Et aujourd'hui, pour une raison totalement obscure, je me retrouve à passer des années entières sur les mêmes choses, à les arranger à la perfection, et je ne suis pas rassurée tant que je ne les trouve pas satisfaisantes. J'adore ce travail. Pour moi, c'est comme plonger pour la première fois sous l'eau dans une piscine surpeuplée et que tout le vacarme et l'agitation autour disparaissent, vous laissant seul avec vous-même dans un monde de silence...

Le midi, je déjeune à mon bureau. Ma copie finit souvent par arborer une jolie palette de couleurs : vert avocat, beige houmous, jaune mayonnaise, rouge tomate... Vers quatre heures, j'ai souvent un coup de fatigue, alors je m'arrête et je lis un bon moment dans le bain, puis je sors à nouveau le chien et, après cela, je m'attaque au tas de paperasses qui continuent de me faire de l'œil...

Quand j'ai du temps libre, je lis, je repeins les murs de différentes couleurs, j'adore faire ça. Je promène plus souvent le chien. Je vais au cinéma. Je m'assieds sur les marches devant le jardin et je dis à Dick, mon compagnon, qu'il ne fait pas les choses correctement et qu'il devrait plutôt s'y prendre comme ci ou comme ça.

J'apprécie ma vie tranquille. Plus mes journées se ressemblent, plus je suis heureuse. Si je vivais seule, je man-

gerais probablement tous les jours la même chose. Je porterais sans aucun doute les mêmes vêtements – un jean, un T-shirt large et des baskets.

Voilà à quoi ressemble ma vie. Je suis heureuse. Je considère que j'ai de la chance de compter parmi les rares personnes au monde qui gagnent leur vie en faisant ce qu'elles aiment.

Vers la fin de leurs études, mes deux filles ont dû se soumettre à toute une batterie d'examens et écouter des heures de conseils pédagogiques très élaborés sur la manière de bâtir sa carrière. Le seul conseil qu'on nous donnait de mon temps était bien plus simple et nettement moins coûteux : "Trouvez ce que vous aimez faire le plus au monde, et ensuite trouvez quelqu'un qui soit prêt à vous payer pour que vous le fassiez." C'est à ce jour la meilleure recommandation que j'aie jamais reçue. »

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection *Mouche*

Journal d'un chat assassin,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 1997

Un ange à la récré,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Nathalie Hay, 1998

Radio maman,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse (épuisé)

Louis le bavard,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 1999

Assis ! Debout ! Couché !,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 2001

Le jour où j'ai perdu mes poils,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 2002

Le chat assassin, le retour,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 2002

La vengeance du chat assassin,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 2008

L'anniversaire du chat assassin,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haïtse, 2010

Le Noël du chat assassin,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haitse, 2011

Le grand livre du chat assassin,

illustré par Véronique Deiss, traduit de l'anglais par Véronique Haitse, 2011

Dans la collection *Neuf*

Tous des menteurs,

traduit de l'anglais par Antoine Lermuzeaux, 1989 (épuisé)

La crêpe des champs,

traduit de l'anglais par Élisabeth Motsch, 1991

Ma mère est impossible,

traduit de l'anglais par Élisabeth Motsch, 1994

Le jeu des 7 familles,

traduit de l'anglais par Agnès Desarthe, 1995

Comment écrire comme un cochon,

traduit de l'anglais par Agnès Desarthe, 1997

La nouvelle robe de Bill,

traduit de l'anglais par Nathalie Hay, 1997 (épuisé)

Un bon début dans la vie,

traduit de l'anglais par Nathalie Hay, 1998

Mauvais rêves,

traduit de l'anglais par Tessa Brisac, 2001

Billy le Transi,

traduit de l'anglais par Agnès Desarthe, 2005

Au secours, c'est Noël !,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 2006

Charme Académie,

traduit de l'anglais par Nadia Butaud, 2006

Ivan le terrible

traduit de l'anglais par Nadia Butaud, 2008

Dans la collection *Médium*

Madame Doubtfire,

traduit de l'anglais par Florence Seyvos, 1989

S.O.S. Mamie,

traduit de l'anglais par Patricia Berloger, 1990

Bébés de farine,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1994

Mon amitié avec Tulipe,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1998

La guerre sous mon toit,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 2001

La tête à l'envers,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 2005

La route des ossements,

traduit de l'anglais par Myriam Amfreville et Sophie Aslanides, 2008

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Éditions Gallimard jeunesse

Je ne sais pas quoi écrire,

illustré par Kate Aldous, 1998

Tiffou vit sa vie,

illustré par Ruth Brown, traduit par Pascale Jusforgues, 2004

Éditions de L'Olivier

Un bonheur mortel

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1991

Les confessions de Victoria Plum,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1993

Dans un jardin anglais,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1995

Une sale rumeur,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 1998

Vieille menteuse,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 2002

Le tyran domestique,

traduit de l'anglais par Dominique Kugler, 2006